Le problème identitaire dans le Canada francophone littéraire dans la deuxième moitié du XX-ème siècle

Ioana GRECU
ioanagrecu2001@yahoo.co.uk
Université de Médecine et Pharmacie « Grigore T. Popa », Iaşi (Roumanie)

Abstract: In the case of one of the greatest Canadian francophone writers, Réjean Ducharme, ethnic assimilation is not made within the terms of a virtual contract; Ducharmean heroes try to integrate individually, deprived of the strong advantage of the mutual understanding and non-combat between the citizens of a cosmopolitan city in the second half of the 20th century. They make attempts to be accepted in their life and work environment, by playing the originality card, that of their profound lack of interest concerning material and promotion ambition. They fail, one by one, in a very tragic way and the consequence is that they suffer a dramatic transformation : either they choose to become famous members of society, by imitating its habits and deciding it is their turn to « swallow » (a keyword in Ducharmean novels) the weak and the misfit or they isolate themselves and don't respond anymore to social and family calls .

Thus, in Ducharme's novels, the family microcosm and the social macrocosm mirror, by an intricate reflection game, the Canadian - French issue. In the heart of the conflict lies the ethnic antagonism which underlines the social confusion, as, unlike the United-States, there is not a single, but two national models; as a result of this opposition, morbid anxiety, murder impulses, neurosis are part of the characters' natural behaviour; we literally witness the complex of a society.

In spite all that, under the light of Canadian political and diplomatic initiatives during the last decades, pessimism and extreme solutions seem to have been replaced by a more responsible approach. Relations between the two communities, Anglophone and Francophone, are no longer dealt with in terms of destructive battle: a peaceful autonomy is being negotiated.

Keywords: *Canada, Francophone, Anglophone, Ethnic, Identity.*

Chez Ducharme, l'assimilation ethnique ne se fait pas dans les termes d'un contrat virtuel, accepté tacitement par ses signataires ; ce n'est pas une assimilation collective, empreinte de la solidarité humaine nécessaire à tout acte d'acceptation. Les héros ducharmiens essaient de s'intégrer individuellement, démuni de l'atout fort conféré par l'accord d'entente et de non-combat entre les concitoyens d'une ville cosmopolite dans la

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)

seconde moitié du XX^{ème} siècle. Ils s'efforcent à être acceptés dans leur milieu de vie et de travail, en jouant la carte de leur originalité et de leur désintérêt profond quant aux ambitions matérielles et hiérarchiques.

Ils luttent contre la vague d'intolérance et d'ignorance qui menace de les *avaler* (le leitmotiv de l'œuvre ducharmienne) essayant de la parer avec leur désir de pureté, de fraternité et d'innocence. Ils échouent, un par un, tragiquement et subissent par la suite une transformation dramatique : soit ils choisissent de devenir des membres communs de la société tout en empruntant ses mœurs et en décidant d'*avaler* à leur tour les faibles et les inadaptés, avec la cruauté et l' agressivité qu'eux-mêmes ont dû supporter (le premier roman ducharmien, *L'Avalée des avalés*, consiste en fait du récit de la vengeance de la protagoniste sur la société dont elle a fait l'objet d'un rejet très dur), soit ils s'isolent et ne répondent plus aux appels sociaux et familiaux, claustrés dans une tour d'ivoire qui les protègent contre toute intrusion étrangère dans leur vie.

Résultat : dans les deux cas, les personnages ducharmiens tombent victimes de leur propre choix de vie, qui les sépare définitivement de l'Autre, le Frère, mais aussi l'Etranger. On est loin donc chez Ducharme de l'unité nationale, exigée par les nécessités politiques et stratégiques d'un monde déchiré entre plusieurs projets de vie, l'un plus antagonique que l'autre.

Rangés volontairement dans les deux catégories, celle des *avalés* et celle des *avaleurs*, ses héros défient l'impératif de l'assimilation politiquement correcte ; ils appartiennent à un tout autre registre de classification, selon des repères qui n'ont rien à voir avec ceux démographiques, sociologiques, mais plutôt avec ceux axiologiques et on peut même aller jusqu'à dire fictionnels.

Néanmoins, pour garder une perspective sur le point de vue non-fictionnel, plus proche d'une démarche statistique, il faut dire que les personnages ducharmiens, dans leur ensemble, principaux et secondaires « se rattachent à dix-neuf origines différentes. » (Bornstein, 1978 :11)

Ce fouillis ethnique n'est pas analysé ou commenté à dessein dans le texte ducharmien ; ce sont juste de courts commentaires ironiques et descriptifs qui n'ont pas de rôle idéologique dans l'économie du récit. Ils présentent la situation d'une manière détachée, à titre d'observation, faite par des personnages impliqués dans la trame narrative.

On constate certaines tendances urbaines et comportementales en fonction de l'appartenance à un peuple ou à un autre. Ainsi, les aborigènes (Indiens et Esquimaux) se distinguent par la force physique et une robustesse psychique due à un caractère endurci ; les Belges se montrent assez mercantiles, « avides de dollars » (*A* :27), les quelques Québécois de souche montrent ostentatoirement leur affiliation aux valeurs du pays-mère, tandis que le nombreux groupe des Italiens, majoritaires à chaque vague d'immigration durant les premières décennies du siècle dernier confirment les stéréotypes à leur égard, dans leur prédilection pour la vie en famille, dans le respect des traditions, mais dans la joie des plaisirs simples et naturels.

Les éléments architecturaux apportent d'importantes précisions et nuancent, tout en ajoutant quelques touches, le tableau socio-ethnique : logements délabrés, quartiers résidentiels luxueux, habitations dont le style porte une forte empreinte coloniale, un portrait éclectique du milieu où les personnages mènent leur vie domestique, souvent claustrés, à l'abri des intrusions indiscrètes et méchantes du voisin - l'Autre en variante communautaire, de proximité. Là, dans cette ambiance, se produisent des incidents apparemment mineurs, mais qui portent *in nuce* les germes d'un possible conflit interethnique.

Dans *L'Hiver de force*, les allusions ironiques répétées annoncent un éventuel affrontement entre le couple formé par les deux protagonistes, André et Nicole et leurs

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)

fournisseurs d'aliments, affrontement aiguisé par l'attitude légèrement méprisante, provocatrice des deux premiers à l'adresse des commerçants grec et italien, dont l'identification patronymique restera purement ethnique tout le long des romans : « On a fait venir à crédit de chez le Grec, qu'on ne paiera jamais (les gens gentils tout le monde les fourre, nous les premiers) du fromage tranché Kraft.[…] L'Italien de chez Rachel nous a donné, effet de ses techniques de marketing […], un paquet de bonbons creux au whisky. » (*H* : 114) ; « Tu vas faire plus d'argent que le gros Grec. » (*N* : 243) ; « je n'aime pas me faire casser la gueule par un Grec. […] Il souriait avec cette insolence que je rencontre chez tous les Grecs et les Romains. » (*N* : 262) ; « Le Grec est un humoriste, un de ces humoristes. Ils sont humoristes et ils vivent dangereusement. » (*N* : 263).

Le propriétaire de l'immeuble où ils louent une chambre, le Lituanien, leur provoque la même attitude d'indifférence ironique, mais qui annonce un futur conflit : « Le Lituanien nous enguirlande chaque fois qu'on passe parce qu'on est le 15 puis que le loyer n'est pas payé. On ne lui répond plus, les chiens jappent la caravane passe. Ce qu'il dit puis ce qu'il chie, qu'est-ce que ça peut bien faire […] ?... (*H* : 146-147)

Les immigrés ont des connaissances insuffisantes des deux langues principales parlées au Québec et cette insuffisance devient nuisible dans leur vie quotidienne ; les personnages eux-mêmes avouent cette carence : « Ceux qui m'écoutent trouvent que j'ai la langue rude, que je parle mal le français. […] Je ne parle, couramment, aucune langue. Je comprends mal le français et mal l'américain. » (*N* : 150).

Outre les problèmes survenus dans la communication avec les autres, il y a le problème du positionnement du soi dans ce tourbillon d'identités linguistiques ; en étroit rapport avec la conscience psychique, l'identité linguistique contribue d'une manière décisive à la formation complète de la personnalité humaine ; être dépourvu de la capacité de se retrouver dans une forme d'expression quelconque, augmente la confusion intérieure du personnage ducharmien et mène à une grave crise existentielle : « En fait, nous n'avons rien compris à ce qu'il a dit. L'anglais est la seule langue encore vivante que parle ce nimbus de viande massive ; et cette malheureuse langue, il la bredouille. » (*N* : 226) ; « J'ai dit aux Grecs et aux Romains ce que je pensais du libre-échange. Je leur ai dit qu'il se fait des nœuds dans mes nerfs, quand je les entends parler en grec et en latin. Vraiment quelquefois c'est intenable, irrespirable, dévisageant. Ils parlent, argumentent, s'animent […] ; et tout cela dans les langues de Caligula et d'Euripide. Ils ne se gênent pas pour parler les langues mortes. Ils font comme si je n'étais pas là, comme si j'étais excommunié, comme si j'étais méprisable, comme si j'étais un étranger dans leur maison. […] Je ne vaux pas qu'ils prennent la peine de parler français. » (*N* : 268)

Le rejet de ses semblables rend le personnage ducharmien agressif et plein de ressentiments ; il ne trouve pas sa place parmi eux, et son isolement social ne fait qu'augmenter sa sensation de solitude intérieure, qu'il cherche à fuir, mais qui finit toujours par l'*avaler*, mot clé de l'imaginaire chez Ducharme. Il se retranche alors dans le monde de l'innocence enfantine, le seul à l'accepter comme « citoyen » à plein droit.

Bérénice, dans le premier roman ducharmien, *L'Avalée des avalés*, donne le ton à l'ensemble des personnages errants (son origine juive n'est pas forgée au hasard), à la recherche d'un pays et d'une langue qui les adoptent et leur donnent une identité ; ils achèvent ce voyage initiatique en se créant leur propre langue (voir le bérénicien, dans *L'Avalée des avalés*) qu'ils parlent entre les frontières de leur propre pays, un espace intérieur qui fait penser à celui du ventre maternel, clos et sécurisé contre toute influence extérieure.

On assiste dans *Le Nez qui voque* à un plaidoyer passionné, touchant, en faveur de la tolérance linguistique et de la solidarité entre les habitants d'un même pays ; le

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)

personnage crie sa douleur face à l'isolement auquel le condamnent ses compatriotes, un isolement dû à une langue et à une civilisation différentes qui les séparent : « Vous me rendez malheureux. Ayez pitié d'un cœur meurtri. Permettez-moi d'être des vôtres. […] Ne me laissez pas seul. Est-ce si mal de ne savoir ni le grec ni le latin ? Vous ne m'adressez même pas la parole. Ne suis-je pas, comme vous, un invité ? […] Ici, c'est le Canada. Ici, quand plusieurs personnes sont assises autour d'une table, pour ne pas risquer d'offenser l'une d'elles, c'est le français ou l'anglais qu'il faut parler. Vous me savez étranger à vos langues et vous les parlez quand même. C'est comme si vous m'exiliez de mon propre pays. […] Ici, c'est le Canada, c'est mon pays. Et j'entends ne pas me sentir étranger dans mon propre pays. […] Parlez pour que je comprenne, pour que je sache au moins si vos paroles me mettent ou non en danger. Ici, c'est mon pays. Les Chinois, les Grecs, les Romains, c'est ailleurs. » (*N* : 268-269)

Le personnage est bien conscient du statut d'*invité* qu'il a au Canada, un territoire où tous sont *invités* à s'adapter et à vivre selon des règles qui viennent parfois contredire les coutumes des peuples immigrés et c'est l'exigence de ces règles qui font des populations qui s'y sont établies des exilés, même après plusieurs générations. Malheureusement, le sentiment de solidarité n'existe pas dans les intentions des immigrés ; au contraire, ils essaient d'imposer leur culture aux autres, d'éliminer toute influence qui ne correspond pas à son identité ethnique ; les autres, « c'est ailleurs », dit le personnage ducharmien égocentrique, lésé dans ses droits de citoyen canadien, tout en oubliant dans le déploiement pathétique de sa frustration le fait que ces « autres » ne sont pas ailleurs, mais avec lui, près de lui, vivant avec lui dans cet espace.

Il commet la même erreur que ceux qu'il accuse d'indifférence, voire d'hostilité, en ignorant leurs droits à eux de manifester leur présence en toute liberté. En fait, chacun d'entre eux se croit possesseur d'un espace exclusif et demande que le pays soit « réservé » à son spécifique linguistique et culturel, à l'instar des enfants (figure principale de l'œuvre ducharmienne) qui réclament toute l'attention des adultes autour d'eux, en leur confisquant l'affection.

On constate ainsi le manque de maturité du peuple canadien, se trouvant encore à un stade infantile de son évolution ; cela constitue une justification de plus qu'on pourrait donner à cette prédilection qu'a Ducharme pour l'image de l'enfant toujours en quête d'initiation, de maturation, jamais atteinte pourtant. Une possible explication de cet échec permanent serait le fait que ce monde ducharmien est peuplé uniquement par des enfants ; il n'y a pas de personnages qui puissent jouer le rôle de l'adulte initiateur, du sage ; les figures apparemment plus évoluées de par leur âge s'avèrent être des gens qui ont laissé leur *Surmoi* autoritaire, despotique, gérer leurs relations avec les autres, éliminant ainsi leur *Moi* adulte, le seul capable de faire face d'une manière équilibrée aux provocations venant de l'extérieur de leur être.

On a donc affaire dans les romans ducharmiens à un peuple déchiré par les conflits intérieurs, immature et égocentrique, obsédé par soi-même au point où il ne voit plus rien de ce qui l'entoure et qui pourrait le compléter harmonieusement; ayant un fort complexe de culpabilité à cause du fait qu'il se rend compte pourtant de son comportement abusif face à ses proches, l'émigrant des romans de Ducharme a une attitude de défense agressive, à l'instar de son peuple canadien qu'il représente ; il s'attache d'autant plus fort à ses origines et proclame sa suprématie sur les autres : « Je suis grec. Je suis grec comme mon père, mes frères et mes oncles. Ici, ce n'est pas le Canada. Ici, c'est mon restaurant. Dans cette cuisine, la reine d'Angleterre, c'est moi. […] Ici, c'est ma maison. J'ai travaillé pour ça, j'ai payé. Je n'ai rien volé. […] Je ne suis pas un voleur. » (*N* : 269-270)

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)

Le nouveau Canadien est donc quelqu'un qui ne reconnaît pas ce pays comme étant sa *maison*, son foyer. Il s'est bâti, après beaucoup de sacrifices, un retranchement qu'il appelle *maison*, au beau milieu du vacarme populationnel qu'il entend garder pour lui et à l'intérieur duquel il est son propre roi, sans se soucier des autres. Il a *payé* cher cette oasis d'identité et n'accepte l'intrusion de personne dans cet espace sacré. Il juge tout à fait acceptable son choix, car il ne résulte d'aucun *vol* – abus contre ses semblables. Il n'a rien *volé*, il s'est construit, avec ses propres forces, une nouvelle identité qui, malheureusement, est perçue comme fausse, stridente, invasive par ceux qui le côtoie, car elle garde les traces de son ancienne identité, trop fortes pour pouvoir être effacées.

Cet affrontement imminent qui menace de perturber l'équilibre déjà fragile au sein de la société canadienne semble avoir comme objet deux sources principales : la population anglo-américaine et celle franco-francophone (nominations qui essaient de recouvrir des espaces géographiques et culturels voisins, mais antagoniques).

Mais, à la grande surprise du lecteur, l'opposition ne se dessine pas uniquement dans la dichotomie générale anglais-français, mais aussi dans le cadre du même volet du diptyque sémantique ; c'est-à-dire que les éléments francophones du Canada peuvent entrer en conflit avec ceux de France, tandis que l'origine américaine peut se trouver en contradiction avec celle anglaise (britannique).

Le personnage ducharmien insistera sur l'impact qu'a auprès des Canadiens francophones l'influence de la civilisation de l'Hexagone. Le Français, le colonisateur, est décrit avec ironie et un étonnement feint ; on simule ainsi la surprise originaire de la découverte de l'autre, supérieur dans sa démarche civilisatrice, mais ridicule dans ses prétentions hégémoniques: « S'il n'y avait pas de Français de France ici, il n'y aurait pas de cinéma ici. Acclamons le civilisateur. […] Il vient ici pour déniaiser les masses qui sont niaises et qui ne savent pas dire con. […] Repoussons l'envahisseur. Débauchons-nous. […] Portons des pantalons serrés et achetons des automobiles sexuelles. Fréquentons les désuniversités françaises et ayons honte de n'avoir fréquenté que la désuniversité de Montréal. […] Repoussons l'Italien, vulgaire profiteur qui ne pense qu'à sa famille et qui passe son temps à rire et à danser avec elle. Employons le mot con. Parlons français. » (*N* : 34)

Le « civilisateur » français apparaît, selon la description qu'on lui fait dans *Le Nez qui voque*, comme un être excentrique, snob et directif, ayant un sentiment de supériorité intellectuelle qui lui donne un air omniscient et élitiste.

Si on reconnaît à l'héritage français sa valeur culturelle, on insiste, quant à celui anglophone, sur sa portée économique, matérielle ; les autorités dans le domaine de l'économie appartiennent à la classe des riches anglo-américains, possesseurs des grandes compagnies, des banques, des usines, des bourses ; cette classe exploite les francophones, qui, dans leur majorité, occupent des positions inférieures, mal payées, dans la hiérarchie du travail.

On retrouve quand même dans les romans de Ducharme quelques personnages francophones nantis (le père de Bérénice dans *L'Avalée des avalés*, Bill dans *Les Enfantômes*, Catherine dans *l'Hiver de force*, la patronne dans *Dévadé*), mais en général, le héros ducharmien mène une vie assez précaire, à la limite d'une bohème qui atteint parfois la promiscuité, sans se soucier du lendemain, dans un superbe déni de toute matérialité de la vie : « […] on est le 15 […] le loyer n'est pas payé. D'ailleurs, payer le loyer, personne ne fait plus ça. » (*H* : 34)

L'influence anglo-saxonne est considérée comme un catalyseur des richesses de ce pays voisin des territoires américains ; elle attire toutes les opportunités d'affaires et en tire tous les bénéfices.

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)

Sa présence commence par remplir l'espace initialement vide de toute civilisation (sans compter la culture des populations aborigènes), devient envahissante et finit par dominer tous les domaines de la vie quotidienne: « Le Canada est un vaste pays vide, une terre sans maisons et sans hommes, sauf au sud, sauf le long de la frontière des Etats-Désunis, sauf là où les Américains ont débordé. […] Canada, […] ô Canada, vide château de soleil, […], t'es-tu seulement réveillé quand ils t'ont dit que tu étais vaincu, quand tu es passé sous la domination anglaise ? […] Au Canada, même les Esquimaux vivent en américain. Au Canada, maintenant, il n'y a plus que l'ambassadeur de la planète Mars qui ne soit pas américain. […] tout le monde s'achète et se vend. » (*N* : 148-149).

Plus grave que la domination idéologique et économique des Américains est celle linguistique. La langue parlée par les personnages est un mélange bilingue, voire trilingue parfois (car on ajoute à l'anglais et au français le dialecte des Esquimaux), un hybride qui assure la cohérence communicationnelle au sein de la société québécoise.

C'est une convention tacite entre les membres de cette société, faite pour pouvoir exprimer la complexité de leur existence si fragmentée par les différences de toute sorte qu'on ne pourrait pas unifier autrement. Par conséquent, les personnages intègrent dans leur discours, avec un naturel éblouissant, des mots appartenant à des langues différentes pour en tirer des phrases compréhensibles uniquement par des locuteurs bilingues : « un hamburger all-dressed pas de relish à la waitress de la luncheonette du Dominion Supermarket des Galeries d'Anjou » (*H* : 110).

Plusieurs d'autres romans déclament la dominance de l'anglais dans les milieux professionnels. Dans *Les Enfantômes*, on assiste à une scène où la petite Renée Mortelle a honte de prononcer le nom du métier de sa mère : « pisseuse » à la Dominion Textiles de Vallée-Fil, cela voulant dire « rattacheuse des brins qui se rompent en sortant des rouleaux » (*E* : 88); en français, le mot comporte de très fortes nuances péjoratives, gênantes.

Les francophones des romans ducharmiens utilisent une langue qui est loin du français standard. Fériée se sert d'un français « dyxlectique, rhotaciste, nègre », où tous les mots sont déformés (*E* : 67). On y parle en général un français barbare, écorché et primitif.

Ils ironisent l'anglais chaque fois que l'occasion se présente, comme dans le cas d'un fragment de *Times Magazine* : « Avec l'aimable Grace Kelly elle-même pour jouer la partie de la fille-étoile-de-l'écran d'un étendeur de briques américain tourné millionaire », qui serait la traduction pour: « to play the part of the screenstar daughter of an American bricklayer turned millionaire » (*E* : 78).

André et Nicole, qui corrigent des épreuves, protestent contre l'altération de la qualité du français standard dans *L'Hiver de force* ; les expressions dialectales deviennent de plus en plus nombreuses dans les derniers romans ; l'accent québécois devient dans *les Enfantômes* la marque de l'identité naissante des héros.

Tout le peuple canadien est happé par le monstre de la consommation, à l'américaine : « Qui au Canada n'est pas de la race des hot-dogs, des hamburgers, du bar-b-q, des chips, des toasts, des buildings, des stops, du *Reader's Digest*, de *Life*, de la Metro-Goldwyn-Mayer, du rock'n'roll et du bouillie-bouillie ? » énumère Mille Milles accablé et précise ironiquement : « Pour ceux qui ne seraient pas au courant, qui ne captent pas les postes de radio canadienne, je précise que le Pepsi est un liquide des Etats-Désunis. » (*N* : 149).

On pourrait bien se demander donc si les héros de Ducharme ne souffrent d'un complexe de Caïn : bien évidemment, on peut ne voir en ces faits que la révélation d'un inconscient individuel : celui du narrateur. Mais il convient d'en saisir aussi la portée sociale puisque le texte de l'auteur lui-même nous y invite dans *Les Enfantômes* où se superposent les schémas familiaux et politiques : « le cœur (de Madeleine) saignait pour son frère doux

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)

et bon (son peuple), elle le plaignait de ne pouvoir se défendre contre l'Etat injuste, contre ce père infâme et dénaturé, mais un père tout de même (…), un père éternel comme celui de Caïn et Abel » (*E* : 156).

L'image des frères rivaux sous la tutelle d'un père-Etat est donc à la base du parallèle entre le mythe personnel de Réjean Ducharme et le mythe collectif du Canada.

Être avalé ou devenir un tueur, voici l'alternative tragique que proposent ses romans. De toutes manières, « le héros s'y trouve dans une situation névrosante, état qui se retrouve dans l'expression qu'on a avancée, « schizophrénie collective », à propos du Canada. Les personnages de Ducharme incarnent visiblement ce trait puisque dix-sept d'entre eux cèdent à des crises nerveuses ou à des poussées de folie qui vont de la simple dépression à l'accès de larmes et de désespoir en passant par l'insomnie, le mal de vivre chronique jusqu'aux formes les plus graves de l'autisme. » (Bornstein, 1978 : 16)

Certes, il s'agit là encore de cas individuels, mais on ne peut les dissocier du malaise national qui augmente les problèmes personnels. Par exemple, dans *Les Enfantômes*, Fériée souffre à cause de ses rapports avec Vincent, mais le milieu qui l'entoure achève de la désespérer. D'ailleurs, les protagonistes se retranchent du monde comme ils se coupent de leurs parents. Ils se baptisent « déserteurs sociaux » (*H* : 90), s'érigent en « République autocratique » (*O* : 83), vivent en parias (dans *Les Enfantômes*) ou s'enferment dans leur chambre (dans *Le Nez qui voque*). En tout cas, face à la société ou la famille, ils réagissent par une même explosion d'agressivité et d'autodestruction.

Ainsi, dans les romans de Ducharme, le microcosme familial et le macrocosme social se renvoient, par un jeu complexe de miroirs, la problématique canadienne-française. Au cœur du conflit se situe l'antagonisme ethnique qui accentue la confusion sociale puisque contrairement aux Etats-Unis, il n'existe pas un, mais deux modèles nationaux ; de cette rivalité, surgissent aussi les angoisses morbides, le désir de meurtre, le déchirement, la névrose ; on se trouve véritablement devant le complexe d'une société.

Néanmoins, par les dernières démarches de la diplomatie canadienne, les conflits et les situations limite ont diminué visiblement. Les relations dans la société canadienne commencent à s'inscrire sur une voie meilleure : la liberté des deux communautés principales se pose en terme de tolérance envers l'Autre.

Grâce à la mondialisation, l'idéal des personnages de Ducharme se transforme en réalité : les québécois ont dépassé la rivalité fratricide.

Bibliographie

BORNSTEIN, J., (1978), *Antagonisme ethnique ou le complexe de Caïn dans l'œuvre de Réjean Ducharme*, in *Etudes Canadiennes. Canadian Studies*, nº4.

Œuvres de référence

DUCHARME, R., (1998/2008), *L'Avalée des avalés*, (*A*) Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME, R., (1997), *Le nez qui voque*, (*N*), Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME, R., (1998), *L'Océantume*, (*O)*, Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME, R., (1998), *L'Hiver de force*, (*H*), Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME R., (1998), *Les enfantômes*, (*E*), Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME, R., (1999), *Dévadé*, (*D*), Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME, R., (1999), *Va savoir*, (*V*), Paris, Coll. « Folio », Gallimard.
DUCHARME, R., (1999), *Gros Mots*, (*G)*, Paris, Coll. « Folio », Gallimard.

BDD-A28750 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:56:31 UTC)